

« Notre méthode : travailler main dans la main avec les parents »



Depuis 2017, tous les élèves de Jérémie Fontanieu et David Benoît, enseignants dans un lycée de Seine-Saint-Denis, ont décroché le bac, souvent avec mention. Une gageure dans un département dont le taux de réussite est parmi les plus bas de France. Leur recette ? Une pédagogie basée sur l'implication des familles, des évaluations régulières et des règles strictes. Elle est reprise aujourd'hui par un grand nombre de leurs pairs.

PHOTOS: INDO.ASTRES/MIAMI LUCAS SILVIE/BECONI

PROPOS RECUEILLIS PAR CLÉMENCE LEVASSEUR.



« Le monde est à nous. » Porteuse d'espoir, cette phrase en lettres bleues orne le portail métallique du lycée Eugène-Delacroix, un établissement situé dans un quartier dit « prioritaire », à Drancy (Seine-Saint-Denis), commune où 29 % de la population vivait sous le seuil de pauvreté en 2020. Mais les 1 200 élèves qui le franchissent chaque jour croient-ils vraiment que l'avenir leur appartient ? Sûrement davantage depuis que Jérémie Fontanieu, 35 ans, petite barbe et yeux couleur lagon, et David Benoît, 38 ans, doux sourire et regard franc, y enseignent. Le volubile professeur de sciences économiques et sociales et celui de mathématiques, plus discret, ont mis

au point la méthode Réconciliations, pour que leurs classes prennent goût au travail et obtiennent d'excellents résultats. Depuis l'année scolaire 2017-2018, 100 % de leurs élèves ont décroché le bac (contre 90,1 % en 2023, pour les filières générales de la Seine-Saint-Denis). Dans certaines de leurs promotions, jusqu'à 80 % d'entre eux ont obtenu une mention (62 % au niveau du département). Si David Benoît enseigne désormais à Montbéliard, dans le Doubs, le duo continue à mettre en pratique sa pédagogie. Il la transmet désormais à 200 professeurs partout en France, dont les résultats sont tout aussi impressionnants.

Prof, c'était une vocation ?

Jérémie Fontanieu J'ai commencé en 2011 en Seine-Saint-Denis, à Gagny. J'avais 23 ans. Puis j'ai été nommé à Drancy. Au départ, je considérais que c'était un boulot alimentaire me permettant de poursuivre mes recherches universitaires en philosophie. Mais une fois sur le terrain, j'ai adoré le contact avec les jeunes, et me suis senti 100 % à ma place.

Malheureusement, passé l'excitation des débuts, j'ai déchanté. Notre métier est formidable, mais les conditions d'exercice sont rudes. Sans cesse critiqués, les profs souffrent du mépris des autres et se sentent abandonnés. Les politiques éducatives, elles, ne sont pas à la hauteur. Difficile aussi de mettre au travail les élèves de cette génération. Ils sont accros aux écrans, ont la flemme de tout, doutent d'eux-mêmes, craignent le regard des autres, ne respectent pas toujours les profs... Je me suis senti impuissant : ceux qui étaient bons en début d'année le restaient, tandis que ceux avec des difficultés ne progressaient pas.

David Benoît Moi aussi, j'avais choisi ce métier pour les mauvaises raisons, en pensant que ce serait tranquille et que je profiterais des nombreuses vacances ! Dès mon année de stage, à 27 ans, j'ai adoré enseigner, ça a été une évidence. Travailler avec les jeunes, notamment issus de milieux défavorisés, c'est un défi permanent et passionnant. Il faut leur faire comprendre la matière, les intéresser... Mais on se sent aussi très seul. Moi aussi, j'étais en souffrance.

Comment est née la méthode

Réconciliations ?

Jérémie Fontanieu Un jour, en octobre 2012, constatant un manque évident de révision de la part de mes élèves, pourtant censés préparer un contrôle, j'ai tenté un coup



Jérémie Fontanieu (en haut) est prof de sciences économiques et sociales, David Benoît (ci-dessus) enseigne les maths. En « créant une alliance avec les familles », ils ont réussi à emmener leurs élèves du lycée Delacroix, à Drancy (à g.), vers la réussite.

« Nous sommes fiers que 40 % des élèves aient intégré des classes préparatoires aux grandes écoles »

David Benoît, professeur de mathématiques

de bluff. Je les ai prévenus que j'appellerais les parents de ceux obtenant moins de 4 sur 10. J'ai tenu ma parole et mon coup de fil a surpris. Habituellement, les familles ont seulement de nos nouvelles à la fin du trimestre ou avant, si leurs enfants se comportent mal. Elles m'ont assuré que je pouvais compter sur elles.

Vous avez carrément décidé de les inclure dans votre pédagogie...

Jérémie Fontanieu À partir de ce moment-là, j'ai appelé tous les parents pour leur annoncer que je leur enverrais chaque semaine un SMS les informant de la conduite et des résultats de leur enfant, qu'ils soient bons ou mauvais. Je leur ai demandé de me soutenir, de m'aider à faire mon travail d'enseignant. Dans le même temps, j'ai durci les règles en classe. Très vite, les élèves se sont mis au travail, ont progressé et leur comportement est devenu plus sérieux. À la rentrée suivante, David, avec qui j'échangeais en salle des profs, m'a rejoint.
David Benoît Les résultats obtenus par Jérémie m'avaient scotché : j'ai vu les élèves flemmards et les caïds se transformer. À la rentrée suivante, nous avons commencé à vouvoyer les élèves et, dès les premiers jours, nous avons appelé les parents un à un pour nous présenter et expliquer que nous comptions sur eux tout au long de l'année : si leur enfant ne travaillait pas ou avait un mauvais comportement, ils devaient le réprimander à leur tour. En cas de bonnes notes, ils devaient l'encourager. Nous leur proposons une forme d'alliance pour la réussite de leur enfant.

Pourquoi l'implication des parents est-elle si importante ?

D. B. Cela crée un rapport de confiance, alors que certains de ces adultes ont eux-mêmes un mauvais souvenir de l'école. Leur soutien contraint les élèves à travailler, ils ne peuvent plus se dérober ou raconter des

salades à la maison. Avoir les parents à nos côtés nous permet de nous sentir moins seuls.

Quels sont les autres éléments de cette approche ?

J. F. Dès les premiers jours, nous informons la classe que, si certains arrivent en retard, ou sans le matériel nécessaire, il y aura automatiquement des colles, souvent le mercredi après-midi ou le samedi matin. Les questionnaires à choix multiples hebdomadaires les obligent également à apprendre régulièrement leurs cours.

D. B. Cela crée un cercle vertueux : plus les jeunes apprennent, meilleures sont leurs notes. Même si, parfois, cela prend du temps, obtenir de bons résultats booste leur confiance, ils découvrent leur potentiel. D'autant plus que leurs parents les encouragent aussi.

Tous les élèves s'améliorent-ils ?

J. F. Oui, parce qu'ils cessent les petites bêtises qui gênent habituellement leur apprentissage, comme les bavardages ou le manque de concentration. Alors que la plupart pensaient leur mauvais niveau scolaire gravé dans le marbre, que certaines matières n'étaient pas faites pour eux, ils vivent une expérience de réussite.

D. B. Et ils y prennent goût ! Ils se rendent compte qu'ils peuvent être de bons élèves, alors qu'ils étaient fatalistes. Souvent, pour la première fois, ils s'épanouissent à l'école.

Travailler main dans la main avec les parents doit être chronophage...

J. F. En septembre, appeler une à une les familles prend plusieurs heures. Mais c'est du temps gagné pour la suite car nous n'avons plus de conseils de discipline, nous ne perdons plus de précieuses minutes en classe à faire la police.

D. B. Concernant les SMS, nous avons des outils à notre disposition, comme l'envoi depuis une tablette. Cela n'est donc pas trop lourd à gérer.

Certains parents refusent-ils de participer ?

J. F. Cela n'est jamais arrivé. Tous veulent la réussite de leur enfant. Communiquer en amont évite justement des malentendus et des a priori négatifs.

Comment cela a-t-il changé votre façon d'enseigner ?

D. B. Cette méthode nous permet de faire notre métier dans de meilleures

conditions, sans ressentir de souffrance, d'impuissance ni de solitude.

J.F. C'est évidemment très gratifiant de voir les élèves apprendre, progresser, s'épanouir. Nous nous sentons utiles.

Quels résultats avez-vous obtenus ?

J.F. Depuis 2018, les classes dont nous sommes les professeurs principaux atteignent 100 % de réussite au bac, avec jusqu'à 80 % de mentions. Nous commençons le projet avec nos élèves de seconde. En première comme en terminale, aucun d'eux ne décroche.

D.B. Nous sommes fiers que 40 % de nos élèves aient intégré des classes préparatoires aux grandes écoles, alors que la moyenne est de 2 % pour les lycées de Seine-Saint-Denis.

Depuis, 200 enseignants se sont approprié votre méthode...

J.F. Oui, et ce n'était pas prévu ! Ils exercent en primaire, au collège et au lycée, en ville comme en milieu rural. Nous mettons à leur disposition un guide pour se lancer, des vidéos explicatives... Outre une page Facebook où échanger sur nos pratiques, nous organisons des visioconférences et une réunion annuelle à Drancy.

D.B. Si, à Drancy, nous avons mis en place des évaluations hebdomadaires, des QCM, des heures de colle ainsi que le vouvoisement, chacun est libre d'adapter notre méthode à sa matière, à ses valeurs et aux difficultés rencontrées. Le seul point essentiel de Réconciliations est le travail main dans la main avec les familles. Nos collègues sont très satisfaits des résultats qu'ils obtiennent, le niveau et le moral des élèves est en progression.

Que deviennent vos élèves ?

J.F. Pour nous, c'est une fierté de leur permettre de choisir des carrières auxquelles ils ne se pensaient pas destinés. Nous avons des contacts très réguliers avec eux, et ils viennent en nombre nous saluer lors de la fête de fin d'année organisée pour les nouveaux bacheliers.

D.B. Ils osent des études prestigieuses, dans le commerce, l'enseignement, la comptabilité... Certains changent leur orientation en cours de route. Même s'ils ont grandi en Seine-Saint-Denis, dans des familles modestes, tous croient en leurs capacités et ont compris qu'ils n'avaient pas à subir leur existence. ■

Un documentaire bientôt au cinéma

La méthode Réconciliations est à découvrir dans un documentaire réalisé par Jérémie Fontanieu, déjà auteur, en 2022, du livre *L'École de la réconciliation - Un professeur à Drancy* (éd. Les liens qui libèrent). En salle début 2024, *Le monde est à eux* suit des élèves de terminale du lycée Eugène-Delacroix, à Drancy (Seine-Saint-Denis), pendant l'année scolaire 2020-2021. Grâce à des séquences filmées en classe ou en famille, ainsi que des « confidences » tournées par les jeunes eux-mêmes (en photo, de g. à dr. et de haut en bas, Inès, accompagnée de sa mère, Minozan et Peratheeb), on découvre leurs progrès et leurs ambitions naissantes. Un film émouvant et positif sur les pouvoirs de l'école.



PHOTO © SYLVIE BRISON